

<https://doi.org/10.60056/CCL.2025.11.57-70>

Stiliana PETKOVA¹

Dialogues générationnels et solidarités féminines à travers l'écriture

Résumé

L'article se pose comme objectif de mettre en parallèle deux écrivaines francophones : Mariama Bâ (1929-1981) de nationalité sénégalaise et Anne-Lise Grobéty (1949-2010) d'origine suisse romande, à travers notamment leurs appropriations convergentes de la dialogicité. L'étude examine, dans leur écriture romanesque en particulier, les dialogues générationnels mis en scène au prisme d'une revendication féminine explicite, les complicités entre femmes, les « sororités » en écriture, de même que certaines interactions entre écriture féminine et lectorat. La perspective adoptée, à la fois comparatiste et genrée, permet d'ébaucher en ce sens une vision analogue de l'empathie et de la solidarité féminines, dans les deux écritures.

Mots clés : Anne-Lise Grobéty ; Mariama Bâ ; dialogue ; solidarité féminine ; écriture féminine

Abstract

Generational dialogues and female solidarity through writing

The aim of this article is to draw parallels between two French-language writers: Senegalese Mariama Bâ (1929–1981) and Swiss-born Anne-Lise Grobéty (1949–2010), through their convergent appropriations of dialogicity. More specifically, the paper examines the generational dialogues staged through the prism of an explicit feminine claim, women's fellowship, "sororities" in writing, as well as certain interactions between women's writing and the readership in their novels. The adopted perspective, which is both comparative and gendered, makes it possible to sketch out a similar vision of female empathy and solidarity in the body of work of the two women writers.

Keywords: Anne-Lise Grobéty; Mariama Bâ; dialogue; women's solidarity; women's writing

Notre étude se propose de faire dialoguer deux romancières francophones de la seconde moitié du XXe siècle. Leurs imaginaires fictionnels, issus d'aires géographiques assez éloignées l'une de l'autre, présentent pour autant des analogies, à savoir une réflexion affinée sur les potentialités des femmes à créer des solidarités face aux aléas sociohistoriques que le « deuxième sexe » a dû ou doit encore affronter. Il s'agit d'une des grandes voix féminines en Suisse romande de la fin du siècle dernier – Anne-Lise Grobéty (1949-2010), et de l'écrivaine sénégalaise non moins engagée, Mariama Bâ (1929-1981).

¹ **Stiliana PETKOVA** is an Assistant Professor in French Language and Francophone Literature at the Department of African and Indo-Pacific Studies, Sofia University "St. Kliment Ohridski". Her PhD thesis explores the women's writing of S. Corinna Bille, Monique Laederach and Anne-Lise Grobéty. Her interests are in the field of Francophone literature, gender studies, women's writing.

ORCID ID: <https://orcid.org/0000-0003-3502-3352>.

De prime abord, aucun indice ne laisserait supposer une parenté entre leurs productions littéraires. Grobéty déploie sa création d’auteure dans un pays européen dont la confession chrétienne – et plus précisément protestante et calviniste – a fortement marqué ses hommes et femmes de lettres. Mariama Bâ en revanche, bien qu’ « animée d’une curiosité universelle, gagnée aux idées d’autres civilisations », demeure « profondément attachée à sa culture », en tant que femme originaire « d’une terre marquée par l’islam, d’une terre de traditions où certaines valeurs lui semblaient irremplaçables et irréductibles »². Néanmoins, une étude plus pointue de leurs écritures permettra de dégager des similitudes moins dans les canevas narratifs adoptés à proprement parler que dans les stratégies d’affirmation du sujet féminin pensé au pluriel au sein d’une société éminemment androcentrique, qu’elle soit européenne ou africaine, chrétienne ou musulmane.

Les solidarités féminines comme un objet d’étude critique

À nous référer au foisonnement impressionnant d’écrits de femmes depuis la « deuxième vague » féministe, nous constaterions d’emblée que l’affirmation de la voix féminine s’opère simultanément sur deux plans : par rapport à une norme masculine dont l’instance féminine aspire à s’émanciper, mais également par rapport à des postures féminines, antérieures ou contemporaines, qui déclenchent tantôt des positionnements de confrontation, de contestation et de rupture, tantôt des solidarités et des « sororités » féminines. La lecture genrée en littérature, elle, a tendance à se focaliser essentiellement sur l’incommunicabilité entre les figures féminines et masculines. Or, notre propos consiste à nous pencher sur le deuxième versant – moins étudié certes pour ce qui est de l’espace francophone, mais tout aussi pertinent. Il s’agit en effet d’interroger les dialogues que le sujet féminin engage avec ses consœurs dans la prise de conscience d’une identité féminine collective. Explicitement ou implicitement construit, le dialogue que cette écriture engagée nourrit entre les représentantes du « deuxième sexe », dans le temps comme dans l’espace, ouvre une panoplie d’appropriations et de couches interprétatives à la fois du malaise féminin en société et des solidarités entre les femmes que celui-ci tend à susciter.

Rappelons par ailleurs que Virginia Woolf, tout en révélant ses impressions de lectrice en 1929, déplorait la quasi-inexistence de représentations de l’amitié féminine dans le champ de la fiction ; la jalousie viendrait souvent entraver la bonne entente entre les femmes, considérées uniquement par rapport à l’autre sexe³. Vingt ans plus tard, Simone de Beauvoir expliquait la défaillance d’un « nous »

² Ndiaye, Mame Coumba. Un combat féministe, postface de *Un chant écarlate*, Mariama Bâ, Fourcalquier, Les Prouesses, 2021, p. 303. Notons bien que Mame Coumba Ndiaye est fille et biographe de Mariama Bâ.

³ Woolf, Virginia. *Une chambre à soi*. Traduction par Clara Malraux, Paris, Denoël, 1977. Édition originale : *A Room of One’s Own* (1929).

collectif féminin solidaire fondé sur l'appartenance genrée, par l'impossibilité des femmes à s'affirmer comme « Sujet » :

Les prolétaires disent « nous ». Les Noirs aussi. Se posant comme sujets ils changent en « autres » les bourgeois, les Blancs. Les femmes – sauf en certains congrès qui restent des manifestations abstraites – ne disent pas « nous » ; les hommes disent « les femmes » et elles reprennent ces mots pour se désigner elles-mêmes ; mais elles ne se posent pas authentiquement comme Sujet. [...] et elles n'ont pas comme les prolétaires une solidarité de travail et d'intérêts [...]. Bourgeoises elles sont solidaires des bourgeois et non des femmes prolétaires ; blanches des hommes blancs et non des femmes noires⁴.

Hélène Cixous réfléchissait, quant à elle, sur les raisons de la rivalité entre les femmes qui, paradoxalement, deviendraient souvent complices, selon la psychanalyste, au système de domination géré par les mâles : « Contre les femmes ils ont commis le plus grand crime : ils les ont amenées, insidieusement, violemment, à haïr les femmes, à être leurs propres ennemies, à mobiliser leur immense puissance contre elles-mêmes, à être les exécutantes de leur virile besoin »⁵. Dès lors, l'appel de Cixous « Amie »⁶ – destinataire absolu de son texte programmatique « Le Rire de la Méduse » qui posait les fondements d'une esthétique de l'*écriture féminine* – impliquait l'amitié entre les femmes dans la remise en cause d'un *Logos* phallogentrique. La posture cixousienne de l'Antiamour de soi des femmes a été d'ailleurs partagée par plusieurs chercheuses dont la militante afro-américaine bell hooks⁷, qui constatait en 1986 : « on nous enseigne que les femmes sont „naturellement“ ennemies des femmes, que la solidarité n'existera jamais entre nous parce que nous ne pouvons et ne devons pas nous unir les unes aux autres »⁸.

Néanmoins, d'autres auteures féministes ont exploré et mis en valeur les différentes articulations de la solidarité féminine telle Alice Rivaz, d'origine suisse romande, dont le livre pamphlétaire féministe *La paix des ruches*, paru en 1947, devance *Le deuxième sexe* de Beauvoir (1949). En effet, dans son essai militant « Un peuple immense et neuf » publié en 1945, Alice Rivaz⁹ n'hésitait pas à employer un « nous » au féminin – un choix qui a été réitéré dans son texte « Feu Couvert »¹⁰, avec encore plus d'insistance. Rivaz brossait, dans ce dernier, un « portrait au noir de

⁴ Beauvoir, Simone de. *Le deuxième sexe*. Gallimard, 2019 [1949], vol. 1, p. 21.

⁵ Cixous, Hélène. Le Rire de la Méduse. – *L'Arc*, no 61, 1978, p. 41.

⁶ *Ibidem*, p. 53.

⁷ Nous avons retenu les minuscules dans le respect de la pratique habituelle de bell hooks.

⁸ hooks, bell. Sororité : la solidarité politique entre les femmes. In : *Black Féminisme. Anthologie du féminisme africain-américain, 1975-2000*, Éd. E. Dorin, Paris, L'Harmattan, coll. Bibliothèque du féminisme, 2008, p. 116.

⁹ Initialement paru dans la revue *Suisse contemporaine* en décembre 1945, le texte « Un peuple immense et neuf » est repris ensuite dans : Rivaz, Alice. *Ce nom qui n'est pas le mien*. Vevey, Éditions Bertil Galland, 1980, pp. 65-75.

¹⁰ Rivaz, Alice. *Ce nom qui n'est pas le mien*, op. cit., pp. 9-47.

fumée, le nôtre mes sœurs »¹¹ – un parti pris auctorial qui a amené Valérie Cossy à associer cet essai à « une forme d'autobiographie collective et féminine »¹². Janice Raymond, quant à elle, introduisait un nouveau concept dans les années 1980, celui de *Gyn/affection*, en vue de désigner non seulement l'amitié entre femmes, mais également l'imbrication des aspects personnels et politiques de cette amitié¹³. Pour cette féministe radicale, l'*affection* recouvre en effet, outre un état émotif de douceur et d'amour, un mouvement : celui de l'influence ou de l'impression que l'on opère sur l'autre¹⁴.

Au XXI^e siècle, les diverses appréhensions de la sororité continuent de préoccuper les chercheur.e.s. Citons à titre d'exemple la contribution de Joy Charnley¹⁵, qui démystifiait en 2008 la prétendue rivalité entre femmes en s'appuyant sur trois générations d'auteures romandes dont Anne-Lise Grobéty, ou bien, dix ans plus tard, l'article de Doyon-Gosselin et de Greco¹⁶ qui se penchait sur les solidarités féminines au sein du rapport intersubjectif fille-mère dans les lettres québécoises notamment. Delaume, elle, note dans son Introduction à l'ouvrage collectif pluridisciplinaire *Sororité*¹⁷, paru en 2021, que la sororité « n'est pas une évidence », mais « un choix où le pouvoir individuel abdique au profit d'une force collective bientôt prête à l'action. La sororité relève du politique, et a le concret pouvoir de modifier le réel »¹⁸. Une année plus tard, l'auteure nigérienne Amina Saidou interroge pour sa part des corpus littéraires nord- ou ouest-africains, en vue de souligner les potentialités de la solidarité féminine en tant que stratégie de résistance¹⁹.

Il a y une quinzaine d'années pourtant, le collectif féminin, ayant signé l'éditorial du deuxième numéro de la revue *Nouvelles Questions Féministes* en 2011, remarquait à juste titre que :

[...] malgré son intérêt évident pour l'analyse des rapports sociaux de sexe, malgré son pouvoir émancipateur, la recherche sur l'amitié entre femmes dans les pays francophones est peu développée, surtout si on la compare au foisonnement d'écrits dans les pays anglo-saxons, destinés aussi bien au grand public (Block et Greenberg, 1985 ; Rubin, 1985 ; Symes, Kaloski et Brown, 1999) qu'à un public plus académique (O'Connor, 1992 ; Marcus,

¹¹ *Ibidem*, p. 33.

¹² Cossy, Valérie. *Alice Rivaz. Devenir romancière*. Genève, Éditions Suzanne Hurter et Association Mémoire de femmes, 2015, p. 190. Notons de passage que l'ouvrage de Cossy s'ouvre sur la mention « À la mémoire d'Anne-Lise Grobéty », comme pour sceller le lien de filiation qui unit les deux auteures suisses romandes.

¹³ Raymond, Janice. The visionary task : two sights-seeing. – *Women's Studies International Forum*, vol. 8, no 1, 1985, pp. 85-90.

¹⁴ *Ibidem*, p. 86.

¹⁵ Charnley, Joy. Ni Ennemie, Ni Rivale : Female Friendship in Works by Alice Rivaz, Anne-Lise Grobéty and Noëlle Revaz. – *Forum for Modern Language Studies*, 2008, vol. 44, no 1, pp. 53-66.

¹⁶ Doyon-Gosselin, Benoît et Greco, Maria C. Le mal de mère : solidarités féminines dans l'œuvre de Marguerite Andersen et Hélène Harbec. – *Tangence*, 2018, no 117, pp. 101-120.

¹⁷ Delaume, Chloé (dir.). *Sororité*. Paris, Points, 2021.

¹⁸ Delaume, Chloé. « De la sororité en milieu hostile. Introduction ». In : *Sororité*, Ch. Delaume (dir.), Paris, Points, 2021, p. 13.

¹⁹ Saidou, Amina. *Allégorie initiatique et stratégie de résistance féminine : littérature et cinéma francophone en Afrique*. Paris, L'Harmattan, coll. Approches littéraires, 2022.

2007). Il n'y a pas eu, et il n'y a toujours pas, à notre connaissance, de champ d'études établi sur l'amitié entre femmes dans les études genre francophones.²⁰

Nous estimons, à la lumière de ces réflexions, que notre investigation s'inscrit dans un champ d'études peu défriché, car les amitiés et les solidarités féminines déclinées dans et par l'écriture demeurent, globalement, peu explorées dans la critique sur la production littéraire de langue française, surtout lorsqu'il s'agit d'interroger parallèlement deux créations francophones assez différentes comme celle issue de la Suisse romande et celle issue du Sénégal. Qui plus est, les écritures de Mariama Bâ et d'Anne-Lise Grobéty n'ont pas fait l'objet jusqu'à présent, à notre connaissance, d'une étude croisée. Notre étude se focalisera plus particulièrement sur les deux romans édités de Bâ : *Une si longue lettre* (2001 [1979]) et *Un chant écarlate* (2021 [1982])²¹, et les deux premières productions romanesques de Grobéty : *Pour mourir en février* (1994 [1969]) et *Zéro positif* (1992 [1975]).

Adoptant une perspective comparatiste, nous tâcherons de déceler, en dépit des différentes particularités socioculturelles véhiculées nécessairement par les deux écritures, quelques axes majeurs communs de la quête d'une identité féminine collective, de même que les diverses facettes que revêt la communication entre les figures féminines fictionnelles. Dans le sillage de ces interrogations, qui s'inscrivent dans les études de genre, nous tenterons de tracer quelques pistes de réflexion sur : 1) le dialogue diachronique, souvent tacite et complexe, que les héroïnes engagent avec leurs « prédécesseur(e)s » et plus spécifiquement la rupture avec un modèle social et familial minorisant traditionnellement la femme ; 2) le dialogue synchronique, ou la complicité qui vient s'installer entre la protagoniste et son amie ou confidente, destinataire absolu d'une confession intérieure ; 3) l'expression d'expériences partagées, liées à l'acte créateur, que l'on s'accorde à nommer « la sororité en écriture » ; 4) le(s) dialogue(s) fructueux enfin que cette écriture engagée tend à solliciter avec son lectorat en tant qu'ultime instance interlocutrice.

Dialogues générationnels au féminin

Il convient d'évoquer d'abord quelques convergences notoires dans le parcours de Grobéty et de Bâ, qui jettent un éclairage précieux sur leurs options esthétiques en tant qu'écrivaines. En effet, les deux auteures militantes ont mené dans leurs pays, sur divers fronts, de nombreux combats en faveur de l'émancipation féminine. Porte-parole des femmes devant l'Assemblée Nationale au Sénégal, Mariama Bâ adopte des prises de positions franches pour dénoncer les inégalités salariales et la marginalisation systématique des femmes. De même, Anne-Lise Grobéty a siégé neuf ans comme

²⁰ Martin, Hélène et alii. Les relations d'amitié. – *Nouvelles Questions Féministes*, 2011, vol. 30, no 2, pp. 27-28.

²¹ Ce deuxième roman de Bâ paraît à titre posthume.

députée au Grand Conseil neuchâtelois témoignant, à la fois dans son activité politique et dans sa création littéraire, d'une sensibilité prononcée pour la condition féminine. L'imaginaire fictionnel des deux écrivaines est certes nourri des moments charnières dont celles-ci étaient témoins. L'œuvre de Grobéty émerge en effet au lendemain des grands bouleversements sociaux de la fin des années 1960 en Europe ; Bâ rédige son premier roman à la même époque, mais dans la mouvance du décloisonnement des pays africains en quête d'identité après les indépendances.

Pareilles à leurs créatrices, les héroïnes mises en scène par Grobéty ou Bâ s'inscrivent, elles aussi, dans le paradigme de la révolte vis-à-vis des générations antérieures porteuses de modèles révolus, qui ne conviennent plus aux revendications identitaires des sujets féminins. Ainsi Aude du roman *Pour mourir en février* se veut-elle la porte-parole de toute une génération contestataire de la fin des années 1960 en s'insurgeant contre la pensée conservatrice des adultes et contre les préjugés sociaux enracinés, qui nuisent à l'amitié avec son amie Gabrielle soupçonnée d'être homosexuelle. Mue toujours par un esprit de révolte, Mireille de La Vallée – fille d'un diplomate français dans le second roman de Bâ, *Un chant écarlate*, prend activement part aux émeutes estudiantines de mai 1968 à Paris ; elle brise les idées préconçues raciales, profondément ancrées dans les mentalités de sa classe, en osant conclure un mariage clandestin avec un Sénégalais musulman. Laurence du deuxième roman grobétien, *Zéro positif*, réinterroge pour sa part le lien féminité/maternité en remettant en question la vision traditionnaliste sur la procréation comme une étape incontournable de l'épanouissement personnel de la femme. Quant à Ramatoulaye qui écrit *Une si longue lettre*, elle dénonce avec virulence l'effet néfaste, sur l'épouse, de la polygamie pratiquée largement dans les couples musulmans.

Toutes ces révoltes qui se manifestent à divers moments d'appréhension de la féminité – de l'adolescence à l'âge adulte – sont clairement assumées dans les productions littéraires susmentionnées. Nous nous proposons toutefois de nous focaliser, pour ce point, sur les romans *Zéro positif* et *Une si longue lettre* afin d'analyser de plus près les dialogues générationnels qu'ils problématisent. Il incombe de noter d'emblée que les protagonistes des deux œuvres n'ont apparemment rien en commun. Laurence de *Zéro positif*, mariée depuis sept ans, n'a pas d'enfant et n'en a pas voulu. En revanche, Ramatoulaye, qui écrit *Une si longue lettre*, a une destinée de femme foncièrement divergente : mère de 12 enfants, elle devient veuve après trente ans de mariage ; l'africaine déplore dans sa lettre les séquelles affectives dont elle a souffert après le remariage de son mari avec une coépouse, conformément à la tradition musulmane.

Toutefois, le thème de la désillusion au sein du couple amoureux, abordé d'une manière assez crue, bouleversante et forcément provocatrice dans les deux romans, demeure le fil rouge des deux intrigues romanesques. Cette désillusion, clamée par une voix nettement féminine demeure sous-

tendue par une réflexion féministe sur la condition des femmes des générations antérieures. En effet, la voix de chacune des protagonistes dénonce *a fortiori* la figure stéréotypée de l'épouse qui semble se définir éminemment en fonction du mari.

Les revendications féminines du roman, loin de se résumer à un narcissisme autosuffisant, portent un éclairage sur la prise de conscience d'une identité féminine collective. En effet, dans le long monologue intérieur que nous livre Laurence de *Zéro positif*, l'héroïne ne traduit pas uniquement l'échec de sa vie personnelle en tant que femme ou bien épouse dévouée. La figure féminine se veut la porte-parole de ses prédécesseuses avec lesquelles elle sent un lien incontournable, très étroit et très intime. Dès lors, grâce à la filiation assumée aux génitrices, et plus globalement aux aïeules, l'identité féminine est appréhendée comme une identité « transmissible », sciemment ou inconsciemment partagée et, par conséquent, collectivement vécue et assumée :

ma mère

pendant tant d'années, je l'ai vu accroupie sous la tyrannie domestique de mon père, slips sales qu'elle rangeait, qu'elle ramassait par terre, chaussettes propres qu'elle lui tendait, et tout pour lui faire plaisir [...] ; je me suis jurée tant de fois sur la haute tête de ma mère, sur ses grimaces de femelle soumise, de ne pas faire les mêmes erreurs qu'elle, de ne jamais laisser à mon mari la prérogative de me commander [...]. Mais quelle hérédité m'a marquée ? En naissant on emporte dans son sang l'accomplissement des faiblesses de sa génitrice.²²

Par ailleurs, un double mouvement – à la fois d'identification et de distanciation – s'opère quant au rapport aux images féminines antérieures. Tout en étant solidaire avec ses aïeules, le personnage féminin vit effectivement dans un état contestataire. Celui-ci vise notamment à subvertir la suprématie masculine ancrée depuis des siècles par le biais d'un processus inaltérable de transmission d'une génération à l'autre, autant dans les mentalités que dans les pratiques de l'institution conjugale. Laurence évoque à ce propos la règle générale non écrite : « On m'a élevée en disant : l'homme travaille, la femme dirige le ménage »²³, avant de s'exclamer sur un ton ironique propre à l'écriture grobétienne : « Et soudain, ça vacille brutalement en moi. On m'a élevée comme ça : c'est l'homme qui dit, la femme qui exécute ; ça suffit pour vous donner envie de fesser une bonne partie de l'humanité »²⁴.

Sur un ton plus posé qui demeure en adéquation avec la maturité due à son âge, Ramatoulaye dénonce, dans sa longue lettre, les pratiques vicieuses dans sa culture, y compris la « docilité » érigée

²² Grobéty, Anne-Lise. *Zéro positif*. Yvonand, Bernard Campiche Éditeur, 1992, pp. 43-44.

²³ *Ibidem*, p. 73.

²⁴ *Ibidem*, p. 74.

en « qualité première de la femme »²⁵, de même qu'un de ses corollaires – la polygamie, qui ne fait que perpétuer la domination masculine. L'héroïne fait ainsi un triste constat sur le paradigme de la soumission des femmes, aveuglément suivi par ses consœurs :

Les princes dominent leurs sentiments, pour honorer leurs devoirs. Les „autres“ courbent leur nuque et acceptent en silence un sort qui les brime. / Voilà, schématiquement, le règlement intérieur de notre société avec ses clivages insensés. Je ne m'y soumettrai point.²⁶

Solidarités féminines

Parallèlement à ces processus de rupture avec des modèles périmés quant aux rapports sociaux de sexe, des complicités féminines se créent, qui éclairent d'autant plus la quête identitaire féminine. Afin de mieux appréhender l'importance des liens d'amitié qui se nouent entre l'héroïne et sa confidente, il convient de rappeler ce que Béatrice Didier a pointé comme une particularité essentielle de l'écriture féminine, à savoir :

[...] l'expression d'une sorte de fascination pour l'autre femme. L'héroïne a souvent une sœur, une confidente, une amie proche ou lointaine qui lui sert de miroir, certes, mais dont elle est prête aussi à devenir le miroir. Tantôt l'autre femme sera très proche de l'héroïne, permettant alors l'expression d'un narcissisme fondamental, tantôt, au contraire, très différente, elle permettra, par sa différence même, d'exercer un étrange tropisme, de révéler à l'héroïne ce qu'elle n'est pas, ce qu'elle pourrait être, ce qu'elle aimerait être.²⁷

Ce rôle essentiel que joue l'amie, la complice, dans la quête identitaire et l'affirmation de soi de la protagoniste, est bien mis en valeur dans les deux premiers romans des auteures : *Pour mourir en février* de Grobéty et *Une si longue lettre* de Bâ. Et si nous nous sommes référée à cette réflexion de Didier, c'est dans la mesure où elle fournit les outils nécessaires en vue d'appréhender les mécanismes de la fascination qu'opère d'une part l'héroïne magnétique de Gabrielle C. sur sa jeune amie Aude – la diariste du premier livre publié de l'auteure romande – et, d'autre part, Aïssatou, l'amie d'enfance de Ramatoulaye dans *Une si longue lettre* de l'écrivaine sénégalaise.

Construite en effet sous l'optique de la différence, selon la conception de Didier, la figure charismatique et rayonnante de Madame C. guide dans ce roman d'apprentissage l'adolescente immature, fragile et frustrée, en lui permettant de s'émanciper de l'emprise contraignante de l'autorité parentale et de l'éducation trop conventionnelle qu'elle a reçue dans son milieu bourgeois. Grâce à son

²⁵ Bâ, Mariama. *Une si longue lettre*. Paris, Le Serpent à plumes, 2001, version numérique disponible en ligne : [Une Si Longue Lettre - Mariama Ba | PDF | La nature \(scribd.com\)](#), p. 44.

²⁶ *Ibidem*, p. 46.

²⁷ Didier, Béatrice. *L'Écriture-femme*. Paris, PUF, 1999, p. 27.

amie aînée, Aude parviendra à libérer sa voix afin de formuler ses propres révoltes, tout en donnant libre cours à ses impulsions intérieures. La parole spontanément jaillie rythme le roman qui se présente sous la forme à la fois d'un journal intime et d'une confession déchirante de l'adolescente. Le texte se veut effectivement une tentative de réparation de la grande amitié qui reliait les deux femmes dont la complicité pourtant a été aussitôt souillée par les médisances de la société. Roman d'apprentissage, *Pour mourir en février* est certes un hymne à l'amitié entre femmes, à « une pauvre, une simple, une merveilleuse amitié »²⁸ qui éclaire le parcours initiatique de la jeune protagoniste.

C'est une forte amitié qui relie également Ramatoulaye à sa camarade d'enfance, Aïssatou, à laquelle elle adresse son long message. Dès les premières pages de sa lettre, l'héroïne invoque sa correspondante de façon quasi incantatoire : « Amie, amie, amie ! Je t'appelle trois fois. »²⁹. Pareille à l'héroïne grobétienne qui vouait une vive admiration au personnage contestataire de Gabrielle, la protagoniste africaine éprouve une profonde affection et une sincère fascination envers son amie révoltée qui, n'ayant pas voulu tolérer la cohabitation avec une coépouse, a choisi, malgré ses quatre enfants, la voie pénible mais digne de son divorce :

Comme tu fus plus grande que ceux qui savaient ton bonheur ! – s'exclame Ramatoulaye.
On te conseillait des compromis : « On ne brûle pas un arbre qui porte des fruits ».
On te menaçait dans ta chair : « Des garçons ne peuvent réussir sans leur père. »
Tu passas outre.
Ces vérités, passe-partout, qui avaient jadis courbé la tête de bien des épouses révoltées, n'opérèrent pas le miracle souhaité ; elles ne te détournèrent pas de ton option.³⁰

Les solidarités suscitées par les destins féminins partagés finissent par donner naissance à une attitude d'empathie mutuelle entre les consœurs, fondée notamment sur la remise en question des assignations sexuées : « Ta déception fut la mienne – avoue Ramatoulaye – comme mon reniement fut le tien. »³¹, le partage d'expériences communes soudant d'autant plus les relations amicales entre les deux femmes. « Amie », « ma sœur », autant d'adresses qui véhiculent une tendre affection de l'héroïne envers Aïssatou. Qui plus est, l'amitié acquiert, sous la plume de Mariama Bâ, le privilège d'être érigée au-dessus de ce qui a été traditionnellement taxé comme le sentiment le plus sublime – l'amour : « L'amitié, écrit Ramatoulaye, a des grandeurs inconnues de l'amour. Elle se fortifie dans les difficultés, alors que les contraintes massacrent l'amour. Elle résiste au temps qui lasse et désunit

²⁸ Grobéty, Anne-Lise. *Pour mourir en février*. Yvonand, Bernard Campiche Éditeur, 1994, p. 27.

²⁹ Bâ, Mariama. *Une si longue lettre*, op. cit., p. 6.

³⁰ *Ibidem*, p. 46.

³¹ *Ibidem*, p. 78.

les couples. Elle a des élévations inconnues de l'amour. »³² [...] [Toi, Aïssatou, t]u m'as souvent prouvé la supériorité de l'amitié sur l'amour. »³³.

La solidarité féminine, loin de se réduire pourtant au cercle amical le plus proche, est susceptible de s'étendre à d'autres femmes dans la mesure où elles partagent le même destin féminin. Ramatoulaye révèle ainsi : « Je comptais les femmes connues, abandonnées ou divorcées de ma génération. [...] J'avais entendu trop de détresses, pour ne pas comprendre la mienne. Ton cas, Aïssatou, le cas de bien d'autres femmes, méprisées, reléguées ou échangées, dont on s'est séparé comme d'un boubou usé ou démodé. »³⁴

Endosser et partager l'identité de l'autre femme finit par créer des appartenances et des solidarités au-delà même des aléas ethniques, raciaux ou nationaux. En effet, l'héroïne qui écrit une *Si longue lettre* vient à la conclusion lancinante : « Instruments des uns, appâts pour d'autres, respectées ou méprisées, souvent muselées, toutes les femmes ont presque le même destin que des religions ou des législations abusives ont cimenté »³⁵. Dès lors il se produit la conscientisation d'une appartenance à une identité féminine collective indépendamment des ancrages temporels ou spatiaux. C'est dans cette perspective d'appréhension de la féminité, et de la féminitude, que le cri de révolte de Daba (la fille aînée de la protagoniste) cherche à défendre, de manière quasi utopique, l'inviolabilité des solidarités féminines : « Comment une femme peut-elle saper le bonheur d'une autre femme ? »³⁶, s'insurge l'adolescente face à la mère de la coépouse de Ramatoulaye, dénonçant d'emblée les vices dans les postures féminines.

Sororités en écriture

Il convient de rappeler également que l'acte d'écriture lui-même est susceptible de créer des solidarités sinon des sororités entre les écrivaines. Dans son essai théorique « Du côté de l'écriture féminine... »³⁷ Grobéty, tout en évoquant les contraintes matérielles nécessaires à la création, pointées par Virginia Woolf dans son célèbre texte *A Room's of One's Own* – et notamment une chambre à soi et de l'argent – met en valeur un autre élément non moins important. Il s'agit de la disponibilité mentale. Dès lors, l'expérience de la maternité qui vient si souvent entraver l'acte créateur est conjointement vécue par des auteures indépendamment de leur génération.

³² *Ibidem*, pp. 76-77.

³³ *Ibidem*, p. 101.

³⁴ *Ibidem*, p. 58 et p. 75.

³⁵ *Ibidem*, p. 126.

³⁶ *Ibidem*, p. 100.

³⁷ Grobéty, Anne-Lise. Du côté de l'écriture féminine... In : *Écriture féminine ou féministe ?* Cahier N° 1 de l'Association des écrivains neuchâtelois et jurassiens, Genève, Zoé, 1983, pp. 6-27.

Ce n'est pas d'ailleurs un hasard si Grobéty cite, dans son essai susmentionné, une autre écrivaine romande, de presque quarante ans son aînée, Corinna Bille, qui avoue : « J'écrivais entre un lavage de drappes et un biberon. [...] J'ai vécu un livre ou un carnet de notes sous un bras, et, sur l'autre, un bébé. »³⁸. La difficulté de concilier vie d'écrivaine et vie de mère est également partagée par Grobéty qui confesse : « Combien de fois ai-je dû quitter ma table pour répondre aux sollicitations des autres, combien de fois ma table de travail a-t-elle été envahie par la lessive à plier, mes notes repoussées par les devoirs de la grande ou les mains fouineuses de paperasses des plus petites... »³⁹.

Dans le même esprit, Mariama Bâ médite, par le biais de son personnage féminin d'une *Si longue lettre*, sur la réelle jonglerie dont la femme doit user pour concilier vie privée et vie professionnelle :

Allez leur expliquer qu'une femme qui travaille n'en est pas moins responsable de son foyer. Allez leur expliquer que rien ne va si vous ne descendez pas dans l'arène, que vous avez tout à vérifier, souvent tout à reprendre : ménage, cuisine, repassage. Vous avez les enfants à débarbouiller, le mari à soigner. La femme qui travaille a des charges doubles aussi écrasantes les unes que les autres, qu'elle essaie de concilier. Comment les concilier ? Là, réside tout un savoir-faire qui différencie les foyers.⁴⁰

À part les difficultés rencontrées en écriture quant à la double condition des écrivaines – à la fois créatrices et mères –, il existe certes d'autres filiations perceptibles entre les femmes de lettres. Ainsi, dans son article intitulé « Ce nom qui est devenu le sien ! » consacré notamment à l'une des plus grandes figures féministes en Suisse francophone, Alice Rivaz, Anne-Lise Grobéty évoque des parentés avec les pratiques d'écriture de sa consœur aînée : « cette impression de proximité avec cette voix, d'une intimité incontournable – non pas tant dans ce que nous disions, ni même dans notre vision romanesque, notre façon d'écrire ou nos intentions, mais bien dans l'expression des expériences liées à l'écriture »⁴¹. Grobéty dévoile par ailleurs la double facette de ces filiations, à la fois déconcertantes et réconfortantes :

Bien entendu, tout auteur craint d'être à la merci de cette expérience peu confortable (voire même traumatisante) de refaire à son insu le chemin d'un autre écrivain. Alice Rivaz en personne vole pourtant à mon secours pour m'aider à absoudre l'orgueil de

³⁸ *Ibidem*, p. 12.

³⁹ *Ibidem*, p. 9.

⁴⁰ Bâ, Mariama. *Une si longue lettre*, op. cit., p. 31. C'est à la lumière de ces réflexions que l'on saurait d'ailleurs chercher les raisons de la création littéraire assez tardive, et donc restreinte, de Mariama Bâ (rappelons que son premier roman sort en 1979, soit à l'âge de cinquante ans de l'écrivaine, ce qui peut aisément s'expliquer avec les neuf maternités qu'elle a connues).

⁴¹ Grobéty, Anne-Lise. *Ce nom qui est devenu le sien ! – Écriture*, no 48, 1996, p. 57.

« ressentir exactement ça » ou de penser qu'on aurait trouvé tout seul les mots qui nous paraissent si bien sentis sous la plume de l'autre⁴².

À la lumière de cette confiance, Anne-Lise Grobéty, libérée des contraintes psychologiques qu'impose nécessairement l'*angoisse de l'influence* évoquée par Harold Bloom⁴³ dans son ouvrage éponyme emblématique, n'hésite pas à se réclamer ouvertement d'une « sororité en écriture »⁴⁴ avec Alice Rivaz qu'elle qualifie de *master class*⁴⁵.

Dialogues avec l'instance créatrice

Il incombe de noter une dernière manifestation non moins importante de la dialogicité, suscitée cette fois-ci au terme du long processus de création littéraire. En effet, l'écriture féminine engagée à laquelle on rattacherait les deux auteures francophones sollicite décidément une lecture engagée et donc un dialogue, implicite ou explicite, avec son lectorat, fût-il féminin ou masculin.

La production littéraire de Mariama Bâ accuse clairement les caractéristiques des romans à thèse : il s'agit, en l'occurrence, de la dénonciation de « l'affreuse réalité de ce qui survient souvent aux femmes quand elles ont tout délaissé pour consacrer leur vie entièrement à un homme »⁴⁶. Les textes de Bâ sollicitent ainsi le lectorat féminin à tel point que lors de la réception mitigée de son second roman, *Un chant écarlate*, les « seuls défenseurs se trouvaient parmi les femmes, surtout les femmes françaises qui ne demandaient qu'à s'y reconnaître »⁴⁷.

De même, l'œuvre de Grobéty paraît assurément marquée par son époque : quête de soi, revendications féminines, refus des conventions sociales. L'engagement de l'auteure romande pour une cause explicitement féminine a suscité, lui aussi, un vif intérêt de la part de son public féminin. Grobéty avoue qu'elle a reçu, à la parution de son premier roman, des lettres bouleversantes de ses lectrices qui confiaient : « J'ai vécu ça, j'osais pas le dire »⁴⁸. La boucle est donc refermée ; le but ultime de la création littéraire, pour reprendre les propos de Grobéty, est atteint⁴⁹. Toutefois, l'intérêt féminin de la part du lectorat jetait, dans les milieux critiques, une ombre sur le caractère prétendument réductionniste du livre. La question provoquante : « Vous n'avez pas peur d'avoir écrit un livre de

⁴² *Ibidem*, p. 58.

⁴³ Bloom, Harold. *The Anxiety of Influence: A Theory of Poetry*, New York, Oxford University Press, 1973.

⁴⁴ *Ibidem*, p. 62.

⁴⁵ *Ibidem*, p. 59.

⁴⁶ Ndiaye, Mame Coumba. Un combat féministe, postface de *Un chant écarlate*, Mariama Bâ, *op.cit.*, p. 299.

⁴⁷ *Ibidem*, p. 298.

⁴⁸ Entretien avec Anne-Lise Grobéty (1975), *Les Grandes Voix*, Archives de la RTS [38'] ;

[Entretien avec Anne-Lise Grobéty \(1975\) - YouTube](#) (le 29 octobre 2024).

⁴⁹ *Ibidem*.

femme ? » est posée à Grobéty lors d'une interview pour la presse à propos de son deuxième roman⁵⁰. La réponse vient apporter certes un éclairage précieux non seulement sur le roman en question, mais également sur toute une série de livres que certains auraient tendance à sous-évaluer et à classer dans des catégories dévalorisantes : « Je craignais qu'on le perçoive comme tel, confesse Grobéty. Mais des témoignages me montrent au contraire que *Zéro positif* a permis à des hommes d'entrer dans un univers féminin qu'ils ne connaissaient pas, dont ils sous-estimaient peut-être la richesse sensible et la capacité de violence »⁵¹.

Dès lors, loin de proposer des œuvres pour le lectorat strictement féminin, l'écriture féminine (de Grobéty ainsi que de Bâ) invite certes à repenser la prétendue *altérité* féminine, afin de nourrir un dialogue constructif entre les sexes.

En conclusion, nous pourrions résumer que les diverses facettes des dialogues, engagés dans et par les écrits féminins des deux auteures francophones en question, participent certes de la construction de soi autant que d'une identité féminine plurielle, collectivement vécue et assumée. Loin de se confiner à une vision narcissique réductrice, loin encore d'un repli sur soi ou du « souci de soi » pour reprendre la formule foucauldienne⁵², cette écriture engagée, émanant de territoires francophones assez éloignés l'un de l'autre, propose en revanche le même « souci de l'autre » et la même « écoute de l'autre », fondés sur l'ouverture, l'empathie et la solidarité féminines. Elle cherche en ce sens à interroger les filiations des femmes avec les générations antérieures, à dresser des ponts avec leurs consœurs contemporaines ou futures pour créer, ne fût-ce que dans le cadre d'un espace fictionnel, une meilleure (inter)compréhension des appartenances sexuées.

Bibliographie

Bâ, Mariama. *Un chant écarlate*. Forcalquier, Les Prouesses, 2021 [1^{re} édition : Dakar, Les Nouvelles Éditions Africaines, 1982].

Bâ, Mariama. *Une si longue lettre*. Paris, Le Serpent à plumes, coll. Motifs, 2001 ; version numérique disponible en ligne : [Une Si Longue Lettre - Mariama Ba | PDF | La nature \(scribd.com\)](#) [1^{re} édition : Dakar-Abidjan-Lomé, Les Nouvelles Éditions Africaines, 1979].

Beauvoir, Simone de. *Le deuxième sexe*. Gallimard, 2019 [1949].

Bloom, Harold. *The Anxiety of Influence: A Theory of Poetry*, New York, Oxford University Press, 1973.

Charnley, Joy. Ni Ennemie, Ni Rivale : Female Friendship in Works by Alice Rivaz, Anne-Lise Grobéty and Noëlle Revaz. – *Forum for Modern Language Studies*, 2008, vol. 44, no 1, pp. 53-66.

Cixous, Hélène. Le Rire de la Méduse. – *L'Arc*, no 61, 1978, pp. 39-54.

⁵⁰ Meuwly, Myriam. Tout est vrai... sauf l'histoire. *s.l.*, 1975 (25-26 octobre).

⁵¹ *Ibidem*.

⁵² Foucault, Michel, *Le Souci de soi*, Gallimard, Paris, 1984.

Cossy, Valérie. *Alice Rivaz. Devenir romancière*. Genève, Éditions Suzanne Hurter et Association Mémoire de femmes, 2015.

Delaume, Chloé. « De la sororité en milieu hostile. Introduction ». In : *Sororité*, Ch. Delaume, (dir.), Paris, Points, 2021.

Delaume, Chloé (dir). *Sororité*. Paris, Points, 2021.

Didier, Béatrice. *L'Écriture-femme*. Paris, PUF, 1999, 3^e édition [1^{re} édition : 1981].

Doyon-Gosselin, Benoit et Greco, Maria C. Le mal de mère : solidarités féminines dans l'œuvre de Marguerite Andersen et Hélène Harbec. – *Tangence*, 2018, no 117, pp. 101-120.
<https://doi.org/10.7202/1059421ar> (03.09.2023)

Entretien avec Anne-Lise Grobéty (1975), *Les Grandes Voix*, Archives de la RTS ; [Entretien avec Anne-Lise Grobéty \(1975\) - YouTube](#) (29.10.2023)

Foucault, Michel, *Le Souci de soi*, Gallimard, Paris, 1984.

Grobéty, Anne-Lise. Ce nom qui est devenu le sien ! – *Écriture*, 1996, no 48, pp. 57-76.

Grobéty, Anne-Lise. Du côté de l'écriture féminine... . In : *Écriture féminine ou féministe ?* Cahier № 1 de l'Association des écrivains neuchâtelois et jurassiens, Genève, Zoé, 1983, pp. 6-27.

Grobéty, Anne-Lise. *Pour mourir en février*. Yvonand, Bernard Campiche Éditeur, 1994 [1^{re} édition : Lausanne, Cahiers de la Renaissance vaudoise, 1970].

Grobéty, Anne-Lise. *Zéro positif*. Yvonand, Bernard Campiche Éditeur, 1992 [1^{re} édition : Vevey, Bertil Galland, 1975].

hooks, bell. Sororité : la solidarité politique entre les femmes. In : *Black Féminisme. Anthologie du féminisme africain-américain, 1975-2000*, Éd. E. Dorin, Paris, L'Harmattan, coll. Bibliothèque du féminisme, 2008.

Martin Hélène, Hertz Ellen, Messant Françoise, Delphy Christine, Füger Helene, Sala Alice. Les relations d'amitié. – *Nouvelles Questions Féministes*, 2011, vol. 30, no 2, pp. 24-33. DOI :
<https://doi.org/10.3917/nqf.302.0024> (04.11.2023).

Meuwly, Myriam. Tout est vrai... sauf l'histoire. *s.l.*, 1975 (25-26 octobre).

Ndiaye, Mame Coumba. Un combat féministe, postface de *Un chant écarlate*, Mariama Bâ, Fourcalquier, Les Prouesses, 2021, pp. 297-305.

Raymond, Janice. The visionary task : two sights-seeing. – *Women's Studies International Forum*, vol. 8, no 1, 1985, pp. 85-90.

Rivaz, Alice. *Ce nom qui n'est pas le mien*. Vevey, Éditions Bertil Galland, 1980.

Saidou, Amina. *Allégorie initiatique et stratégie de résistance féminine : littérature et cinéma francophone en Afrique*. Paris, L'Harmattan, coll. Approches littéraires, 2022.

Woolf, Virginia. *Une chambre à soi*. Traduction par Clara Malraux, Paris, Denoël, 1977. Édition originale : *A Room of One's Own* (1929).